CONVENTION NATIONALE.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

RAPPORT

Sur les encouragemens, récompenses et pensions à accorder aux Savans, aux Gens de Lettres & aux Artistes;

Séance du 17 vendémiaire, l'an 3 de la République une et indivisible.

SUIVI

DU DÉCRET DE LA CONVENTION NATIONALE,

ET IMPRIMÉ PAR SON ORDRE.

CITOYENS,

Il y a 145 ans que Descartes mourut à 400 lieues de sa patrie, sans en avoir obtenu d'autres bienfaits qu'une pension de 3,000 livres, dont jamais il ne toucha

que le brevet. Vous avez décrété la translation de ses cendres au panthéon : cet hommage rendu aux sciences dans la personne du philosophe français, fait augurer l'intérêt avec lequel vous écouterez une réclamation en faveur de sa famille, c'est-à-dire en faveur des sçavans, gens de lettres et artistes qui gémissent dans l'infortune.

On a fait nombre d'ouvrages sur les malheurs des gens de lettres. Leur patriarche Homère chantoit ses vers dans les villes de la Grèce pour obtenir quelques morceaux de pain. Képler, après avoir dévoilé le ciel, trouve à peine un coin de terre pour reposer sa cendre; le Tasse expire la veille du jour qui devoit le consoler de ses maux; le Corrège succombe sous la fatigue d'un voyage entrepris pour porter à sa famille pauvre une somme modique, mais pesante, en monnoie de cuivre; Erasme dans ses derniers temps payoit son dîner avec un volume de sa bibliothèque. Le Dante, l'Arioste, le Camoëns, Cervantes, Malherbe, Jean-Baptiste Rousseau périssent sous les lambeaux de l'indigence; en un mot, le génie frappé des anathèmes de la fortune, est avec elle dans les mêmes rapports que la vertu avec la beauté; c'est-à-dire, presque toujours en guerre : la même route conduit à la gloire et à la misère.

Après avoir sacrifié leur patrimoine à leur éducation, au perfectionnement de leurs connoissances, à l'acquisition des instrumens et des livres qui sont les outils de la science, les sçavans sont communément d'une impéritie, d'une apathie inconcevable pour acquérir ou gérer les biens de la fortune, et leur dernier asyle est souvent un grenier ou l'hôpital, à moins qu'ils ne périssent victimes de leur zèle à épier la nature comme Pline Lancien; à moins qu'ils n'expirent au milieu des déserts comme Chappe-Dauteroche, comme la plupart

des savans voyageurs envoyés par le Dannemarck et la Russie.

Les gens de lettres auroient une ressource dans leurs ouvrages, si d'excellens livres n'avoient souvent le sort d'une cargaison avariée ou perdue, sur-tout dans un temps de révolution qui dirige les esprits vers un seul point. Les écrits de Swammerdam, le paradis perdu de Milton, l'histoire de l'art par Winkelman, les recherches sur l'économie politique par Steuart n'obtinrent d'abord que des dédains, et ce ne fut qu'après la mort des auteurs qu'on reconnut leurs productions pour des chefs-d'œuvre.

Si au contraire un ouvrage est accueilli, tous les pirates de la littérature s'empressent de le contrefaire, et l'auteur, traité par les libraires comme le sont souvent les auteurs dramatiques par les acteurs, est d'autant plus sûrement ruiné, que son livre a plus de succès. Tenez pour certain que le brigandage typographique cherchera toujours à éluder les lois qui assurent les propriétés littéraires; et telle est l'imperfection des nôtres à cet égard, que par la crainte des contrefaçons, le possesseur des manuscrits inédites de Mably, qui formeroient environ trois volumes, en a suspendu la publication.

La vie d'un homme de génie est presque toujours semée d'épines. Il est en avant de son siècle : dès-lors il est dépaysé. L'ignorance croit le traiter favorablement en ne lui supposant que du délire, au lieu de lui prêter des intentions perverses. Il est harcelé par la jalousie des demi-talens qui lui font expier sa supériorité. Eh! dans quel siècle les talens furent-ils plus atrocement persécutés que sous la tyrannie de Robespierre? Périclès

s'étoit borné à chasser les philosophes; Caracalla leur avoit défendu de s'assembler; mais récemment, si tous n'ont pas été assassinés ou incarcérés, montrez-nous celui qu'on n'a pas abreuvé d'amertumes. La Vérité, dit-on, déchire le sein qui l'enfante : comme la vertu, elle est rarement impunie; et l'histoire des grands hommes n'est que celle de leurs découvertes et de leurs malheurs.

Cependant on trouve en général beaucoup de dispositions à leur faire du bien..... après leur mort, à moins que la calomnie ne les poursuive au-delà des bornes de la vie. Tel fut le sort de Vitré qu'on accusoit d'avoir brisé les poinçons, et fondu les magnifiques caractères orientaux qui avoient servi à la polyglotte de le Jay. La chose étoit hors de doute; des témoins déposoient l'avoir vu : pendant plus d'un siècle la calomnie a pesé sur son tombeau, jusqu'à ce qu'en 1787 Guignes a retrouvé les caractères, les poinçons et les matrices.

Législateurs, vous ne partagez pas l'opinion de celui qui, après avoir entendu la lecture d'une belle tragédie, disoit : qu'est-ce que cela prouve? L'auteur de Guillaume-Tell prouve qu'il faut chérir la liberté; et non-seulement il inspire ces sentimens, mais il les commande. Après avoir lutté contre la misère, Goldoni expira au moment où l'on acquittoit à son égard la dette de la reconnoissance. Sans avoir eu le même avantage, Laplace, Lemierre et Champfort sont morts dans la pauvreté. Vous l'avez ignoré, car sans doute vous auriez, à leur égard, réparé les torts de la fortune. Le sentiment de justice qui vous auroit dirigés est encore susceptible d'application. Vous avez très-sagement supprimé les corporations académiques, mais votre intention n'est pas de condamner ceux qui en étoient membres à périr de faim. Tel est cependant le sort qui attend plusieurs d'entr'eux. Des vieillards, qui ont un

pied dans la tombe, qui pendant quarante ans avoient travaillé pour obtenir une modique pension de 400 liv., et dont les écrits ont produit peut-être un mouvement commercial d'un million, sont actuellement aux prises avec la faim.

Modeste dans ses desirs, circonscrit dans ses besoins, quand un homme à talens demande, on peut le croire réduit à l'extrême indigence. Mais ira-t-il se courber, s'avilir devant un barbare ou un sot, un Omar ou un Midas ? plutôt périr que de mendier leur protection flétrissante, il s'arme alors de sa fierté, & se fait un titre de sa misère. En pensant qu'il a devant soi le temps et la postérité, il lance à ses détracteurs un juste mépris, et voit finir chaque jour avec la seule consolation d'avoir fait un pas de plus vers le tombeau.

Vous avez forcé l'ignorance à faire amende honorable aux sciences et aux arts : vous les avez vengés des outrages d'une faction conspiratrice qui vouloit les anéantir ; entr'eux et la prospérité publique, il existe des rapports ineffaçables ; et puisqu'on ne dit pas ici un mot qui ne retentisse dans toute la République, il est utile de rappeler aux citoyens la prépondérance politique que les sciences et les arts assurent à l'état qui les cultive.

Déja l'on vous a dit qu'avant la révolution, le commerce de l'imprimerie et de la librairie établissoit en France une circulation annuelle d'environ deux cent millions ; le débit des fruits de la presse chez l'étranger étoit pour nous d'un immense avantage, il sera plus grand, lorsqu'on réalisera le projet de mettre au jour tous les manuscrits précieux qui abondent dans nos dépôts, et sur-tout les manuscrits orientaux.

Malheureusement, de toutes les nations lettrées, la

nôtre est celle qui cultive le moins les langues étrangères. Peut-être n'avons-nous pas en France dix personnes qui aient approfondi les idiômes du nord, & qui soient capables de nous en procurer les richesses. Quand il fut question de traduire les excellens ouvrages de Scheel, on ne trouva pas un seul homme en état de le faire, jusqu'à ce qu'un vieillard et une citoyenne de Dijon se déterminèrent à étudier le Suédois.

Qu'arrive-t-il de cette indifférence ? c'est que les étrangers, très-curieux de notre langue, de nos écrits, s'emparent de nos découvertes ; les leurs ne nous arrivent que tard, et c'est ainsi que restant stationnaires sur certaines parties des sciences, nous risquons d'être arriérés.

Quelques gens applaudissent aux fades plaisanteries de l'ignorance ou de l'esprit contre-révolutionnaire, quand on parle de l'étude des langues orientales. Aux affaires étrangères et à la bibliothèque nationale, vous n'avez presque plus personne pour cet objet, et l'établissement des *jeunes de langues* qu'il falloit améliorer, est anéanti ; cependant examinez leur importance sous le point de vue commercial et diplomatique.

Nous avons des relations suivies avec les puissances barbaresques, qui plusieurs fois nous ont fourni des ressources contre la disette. Notre commerce dans les échelles du Levant étoit très-lucratif, et nous devons tâcher de lui donner de l'extension, ainsi qu'à celui des Grandes-Indes. Au moment où le système ridicule de la balance politique en Europe s'écroule, au moment où l'effet de la révolution va déplacer quelques rapports entre les peuples, nous devons à l'avance écarter tous les obstacles qui peuvent compromettre et saisir tous les moyens qui peuvent assurer l'intérêt public. Il est indispensable d'avoir des

drogmans dont les lumières et la probité faciliteront nos transactions. C'est le seul moyen de négocier avec succès chez les Lévantins et les Asiatiques. Ils regardent la connoissance de leur langue comme une marque d'estime de la part des étrangers : c'est à ceux-là qu'ils accordent préférablement leur confiance. Sans cela, les négocians et les négociateurs, livrés à l'ineptie ou à la perfidie d'interprêtes pris sur les lieux, font de mauvaises affaires, comme il arriveroit indubitablement à un Indien qui venant commercer en Europe sans connoître l'idiôme local, seroit circonvenu par des fripons dont il seroit bientôt la dupe.

Si vous ne réorganisez au plutôt l'établissement du collége de France, vous n'aurez plus personne pour entretenir une correspondance avec les Beys d'Afrique, les Nababs de l'Inde, et vous courrez les risques de perdre l'amitié des peuples dont les relations nous sont très-précieuses.

Qu'arrive-t-il encore ? c'est que les traductions que vous avez sagement ordonnées, ne s'effectuent pas. Pendant ce temps, les Hollandais et les Anglais qui encouragent et récompensent l'étude du Persan, du Tamoul, de l'Arabe et du Malais, qui ont de magnifiques imprimeries à Colombo, à Batavia, à Calcuta, les emploient à faire la guerre aux principes, à la liberté ; et leurs presses, dit-on, vomissent contre nous des libelles pour empoisonner l'opinion publique en Orient, nous aliéner l'esprit des peuples et s'assurer la prépondérance commerciale.

On a dit avec raison que les sciences sont manufacturières, et que les arts sont débitans. Auriez-vous d'excellens artistes et des artisans habiles, si la science n'avoit dirigé leurs travaux? Celui qui la dédaigne est un ingrat ; car il seroit facile de montrer dans le ménage et même dans

l'habillement du républicain le plus austère, le concours de presque tous les arts, et le résultat des théories les plus profondes.

C'est à la chymie que nous devons la beauté et la solidité de nos teintures.

C'est elle qui enseigne l'art de transformer le sable en une masse diaphane, et qui nous fournit le verre.

Sans les travaux de l'optique, l'homme à foible vue n'auroit pas une paire de lunettes pour y suppléer.

Elle paroîtra bien étrange à certaines perſonnes, cette penſée d'un philoſophe moderne : « On ne doit pas s'at-» tendre, dit Hume, que dans une nation où l'aſtro-» nomie eſt ignorée et la morale négligée, il ſe trouve » des ouvriers capables de fabriquer une pièce de drap » dans le degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible, » parce que l'eſprit du ſiècle ſe communique à tous les » arts ».

Ces idées ſembleroient moins paradoxales, ſi l'on ſaiſiſſoit la chaîne des intermédiaires qui les uniſſent : l'arbre des connoiſſances humaines préſente les ſciences & les arts, depuis la poéſie juſqu'à l'algèbre, comme des branches qui tiennent toutes à la même tige, & qui fructifient par l'effet d'une végétation reſpective.

Ainſi, l'étude des médailles, également utile à la chronologie & à l'art théatral, fournit à celle là des époques sûres, à celui-ci la connoiſſance des coſtumes.

La numiſmatique eſt utile, même à la botanique, & des plantes, telles que la *colocaſie*, *le ſylphium*, retracées

fur le bronze, ont fixé ou du moins éclairci les doutes des naturaliftes fur certains végétaux dont l'hiftoire mentionnoit les propriétés fans décrire leurs caractères botaniques.

L'anatomie, utile à la peinture, indifpenfable à la chirurgie, dirige le pinceau qui arrondit les contours d'un bras, & la main qui rétablit une luxation.

Une charrue & un vaiffeau, dit un écrivain, font les liens du monde ; mais fans l'étude approfondie des mathématiques & de l'aftronomie, vous n'aurez ni géographie, ni artillerie, ni marine. C'eft après avoir lu dans le ciel que le navigateur fe confie à l'inconftance des flots, & l'on n'articule rien que de raifonnable en difant que la connoiffance des révolutions de la lune & des fatellites de Jupiter importe grandement au maintien de la liberté.

L'édifice des connoiffances humaines eft, fuivant l'expreffion d'un de nos collègues (Guyton), formé de matériaux raffemblés pierre à pierre. Perfonne ne doit être affez préfomptueux pour fe croire capable de faifir tous les rapports d'une vérité neuve, en déduire toutes les conféquences, en affigner la valeur jufque dans les fiècles à venir. Telle découverte paroît n'être actuellement qu'une fpéculation creufe. A quoi fert-elle ? le temps nous l'apprendra en déterminant fon application aux arts, & la nouvelle chymie qui vient d'opérer la décompofition de l'eau, nous révélera bien d'autres merveilles.

Le premier qui traita les gas penfoit-il qu'un jour ils éleveroient les ballons, & que les ballons ferviroient à battre nos ennemis ?

Le premier qui connut la propriété de l'aimant, fe

doutoit-il qu'elle conduiroit à l'invention de la bouffole; & que celle-ci influeroit si puissamment sur le sort des nations ?

Quand Galilée reconnut la cicloïde, soupçonnoit-il que Pascal en déduiroit tant de vérités, & que Huyghens s'en serviroit pour rectifier les pendules ?

Présumoit-on que Levret & Rameau appliqueroient avec succès la géométrie, le premier à l'art des accouchemens, le second à la musique, & que les calculs algébriques éclaireroient la théorie des rentes viagères & des tontines ?

« Un écrivain, vivant encore, prétend que les sciences » n'ont jamais fait le salut ni la perte d'un état. Elles » sont, dit-il, l'ornement de ses prospérités; elles peuvent » adoucir ou même illustrer ses disgraces, mais elles ne » font naître ni les unes ni les autres. » cette assertion est réfutée d'une manière décisive par les faits que nous venons de citer. Sans les sciences, l'industrie seroit agonisante; les arts & métiers rentreroient dans l'enfance ou tomberoient dans la décrépitude. Toutes les connoissances utiles se donnent la main, & forment cette chaîne électrique dont les commotions ont renversé la tyrannie.

Un autre écrivain (c'est Formey) prétend que la science n'a que des rapports accidentels à la vertu, mais son observation, fût-elle vraie, elle nous seroit encore inapplicable, puisqu'il avoue lui-même que si, après avoir possédé les sciences, une nation recule, elle devient pire, parce que le vice et la vertu ayant reçu des développemens, le vice lui reste, elle a l'ignorance de plus.

Personne n'ignore ce que J. Jacques a pensé, ou du

moins ce qu'il a écrit sur l'utilité des sciences. Mais il avoit aussi prétendu qu'une vaste république est une chimère, que dès qu'un peuple se donne des représentans, il cesse d'être libre. Déja nous avons, par le fait, résolu contre lui ces deux derniers problêmes : le premier est susceptible de la même solution. Si l'abus d'une chose prouvoit contre la chose même, la vertu seroit un mal : au lieu d'arguer sur l'abus, il falloit prouver qu'il est inséparable des sciences, et c'est ce qu'on n'avoit garde d'entreprendre : dans un pays où la richesse et la vanité avoient le pas sur tout, où l'on étudioit pour briller, pour parvenir, et non pour être meilleur, à mesure que la vertu diminuoit, le prix des talens devoit augmenter, comme l'observe Thomas; mais si rien n'est accueilli qu'autant qu'il aura le caractère du beau, du bon et du juste, bientôt les arts se moraliseront, les talens agréables dont l'unique but paroît être de répandre des charmes sur la vie, auront le cachet de l'utilité. La peinture, la gravure, la poésie et la musique recouvreront leur dignité première. Chez nous comme chez les anciens, elles seront des ressorts entre les mains du gouvernement. Les hymnes de Tyrtée, celui des Marseillais et les heureux effets qu'ils ont produits sont des preuves irréfragables.

Le génie vertueux est le père de la liberté et des révolutions. Aristogiton et Brutus n'ont pas été plus utiles à la nôtre par leurs exemples, que Démosthènes et Cicéron par leurs ouvrages. Voyez depuis cinquante siècles les savans occupés à soulever le voile de la nature, à déchirer celui des préjugés, à sonder la profondeur des cieux et celle du cœur humain. Leurs travaux sont l'héritage de tous les peuples. Ils les ont légués à leurs contemporains; à la postérité; et tel qui peignit les charmes de la vertu il y a trois mille ans, nous enchante encore aujourd'hui, et nos larmes coulent sur ses pages.

La poudre, l'imprimerie et la boussole ; Schwarts, Gioia et Gutheimberg, en les supposant inventeurs, ont changé la face du globe.

De grands peuples ont été engloutis par de grandes révolutions, et n'ont laissé aux hommes de l'avenir que des traces fugitives de leur existence. Athènes et Rome nous ont transmis leur génie, et ce génie domine encore l'univers.

Calculez le poids que portent dans la balance financière et politique un homme, un monument célèbre. Trois villes, Leyde, Edimbourg et Upsal, enrichies chacune par la présence d'un savant, voyoient annuellement des milliers d'élèves arriver dans leurs murs, y verser l'abondance, se ranger sous l'étendard de Boërhave, de Cullen, de Linnée, et répandre ensuite dans toute l'Europe la renommée et la doctrine de leurs maîtres.

C'est à Boërhave qu'on écrivoit de la Chine une lettre avec cette adresse, *à Boërhave, en Europe*, et la lettre étoit remise. C'est Linnée qui, du fond du nord, commandoit, pour ainsi dire, au monde une langue nouvelle, et le monde s'est empressé de l'adopter.

Que d'argent a été versé en France pour visiter à Ermenonville et à Ferney, le séjour de deux hommes qui ont exercé un grand ascendant sur l'opinion publique ! C'est l'opinion qui démolit les trônes : un bon livre est un lévier politique.

Les savans et les gens de lettres ont porté les premiers coups au despotisme ; ils ont soulevé la hache et allumé la méche pour foudroyer la Bastille. Si la carrière de la liberté s'est ouverte devant nous, ils ont été les pionniers,

ils ont été les législateurs des principes dont vous avez fait l'application. Sans eux nous rongerions encore nos fers, et sans les efforts de la république des lettres, la République Française seroit encore à naître.

Les despotes ont bien senti l'importance d'attacher au char de leur ambition les talens capables d'ébranler leur puissance.

Auguste, en les comblant de bienfaits, fit presque oublier les horreurs du triumvirat.

C'est par là que dans les temps modernes, les tyrans de la France ont empêché l'explosion révolutionnaire.

Le sur-intendant Jeannin rassembloit chaque année, dans un grand dîner, les savans pensionnés de la cour, et les *exhortoit*, dit l'histoire, *à persévérer dans le service du roi.* Richelieu, pour six mauvais vers, donnoit six cents livres à Colletet. Louis XIV alloit jusques dans les pays étrangers évoquer la voix des savans, en leur accordant des pensions; de-là ce déluge d'éloges, d'épîtres dédicatoires, d'apothéoses dont la philosophie a fait justice.

Sanctifions par l'amour de la liberté ce que les tyrans ont fait par haine de la liberté. On vous a souvent répété qu'il ne falloit envoyer à nos ennemis que des coups de canon; mais l'opinion a aussi son artillerie, dont la puissance a quelquefois balancé l'autre. Que sera-ce si elle la seconde! Et croyez-vous qu'il ne soit pas très-politique de s'assurer les trompettes de la renommée? Or, il dépend de vous de diriger presque tous les compas, les plumes, les burins et les pinceaux de l'Europe savante.

Vous ne pouvez pas, et sur-tout vous ne voulez pas

neutraliser les talens ; il faut donc les lier à la cause de la liberté.

La France esclave étoit l'asyle des rois ; la France purifiée sera l'asyle des hommes. Là seront accueillis tous les amis des mœurs, des sciences et de la liberté. Encouragez les jeunes talens qui promettent des résultats précieux à la patrie, récompensez ceux qui, entonnant les hymnes républicains, pénetrent les ames d'un saint enthousiasme ; ceux qui, par les charmes de la belle littérature, enrichissent la langue, épurent le goût, et moralisent la nation ; ceux qui perçant la nuit des temps, ou franchissant les obstacles qu'oppose la disparité des lieux et des idiômes, reviennent chargés de dépouilles étrangères, et nous transmettent l'expérience des siècles et des pays ; ceux qui s'élançant dans le laboratoire de la nature, nous révèlent les confidences qu'elle leur fait, grossissent le trésor de nos découvertes, ajoutent une vérité utile, un sentiment pur au dépôt des siècles, et agrandissent nos moyens de bonheur.

Les lettres, disoit Machiavel, marchent après les armes. Nous avons dérangé tant d'axiômes de l'ancienne politique, que celui-ci peut subir le même sort. Sans doute parmi les gens de lettres, il en est qui répugnent au métier de la guerre : ils suivroient plutôt Horace jettant son bouclier à la bataille de Philippes, que Meûnier se faisant tuer à Mayence ; mais ceux qui ne se jettent pas dans la mêlée, après avoir au moral formé l'avant-garde, et servi d'éclaireurs, peuvent encore remplir glorieusement leur tâche.

Ils ont commencé la révolution, ils concourront à son achèvement : il faut que d'après les données acquises, calculant les destins futurs d'une nation entièrement ra-

jeunie, ils impriment à l'opinion publique un mouvement capable de soutenir l'énergie républicaine, après les paroxismes de la guerre. Il faut que la philosophie vienne cicatriser les plaies faites à l'humanité, et faire chérir la liberté que tant de gens ont voulu faire haïr, dans cette lutte de 24 millions d'hommes contre deux ou trois cent mille fripons. La hache révolutionnaire a fait un abattis général; il s'agit actuellement de créer, c'est là sur-tout où éclate la sagesse du législateur; car il étoit peut-être plus facile de faire une nuit du 4 août, que de créer une bonne loi.

Quelques branches des sciences sont à peine ébauchées, la géologie, la météorologie, l'acoustique, la statistique, l'acclimatement des espèces animales et végétales, l'anatomie comparée, la chimie appliquée aux arts, le traitement des mines, sont en général peu avancés. Ce que nous savons est peu de chose, comparé à ce que nous ignorons, et qu'il seroit utile de découvrir; accélérons le développement de toutes les idées, et ne laissons que le moins possible de lacunes dans le tableau des connoissances humaines.

Quelques ouvrages sont à refaire; il vous faut un nouveau théâtre, une histoire nouvelle, un nouveau dictionnaire de votre langue: le triage de vos archives, de vos manuscrits, est une entreprise vaste et utile, même en finances; vos cartes minéralogiques, vos cartes marines, la sonde de vos côtes sont incomplètes; l'hydrographie et le pilotage ont encore une longue carrière à parcourir. Il est urgent de mettre la main à l'œuvre, et de continuer les travaux commencés de plusieurs savans et de plusieurs ci-devant académies. En cela, vous ne ferez qu'exécuter les dispositions de votre décret du 28 nivôse, qui ordonne l'ouverture d'un concours pour toutes les parties des sciences & des arts,

Il n'y a presque plus d'ouvrages périodiques qui servent de dépôt aux inventions nouvelles et qui retracent la marche de l'esprit humain. Le journal encyclopédique est suspendu, ainsi que les annales de chimie et le journal des savans, le père de tous les autres. Ceux qui ont cours semblent, pour la plupart, éviter avec affectation, tout ce qui peut alimenter le goût des sciences, et même de la morale. Une nouvelle, vraie ou controuvée, une dispute hideuse, trouvent toujours place dans leurs feuilles. Quand y verra-t-on l'analyse d'une discussion lumineuſe, & des morceaux qui respirent l'amour brûlant des arts, de la patrie et de la vertu? Seroit-il donc indigne de la Convention nationale de s'occuper à réorganiſer cette branche de l'instruction nationale, où le peuple pompe tous les jours l'opinion qu'il doit avoir sur les hommes et sur les choſes? Quand on rappelle la nécessité d'abreuver ſans cesse les citoyens d'idées ſaines, de principes lumineux, de maximes vertueuses, on est sûr d'exprimer le vœu des représentans du peuple.

Il est un autre objet qui appelle votre sollicitude: ce ſont les voyages. Ceux de Bougainville & de la Peyrouse ont honoré le nom Français. Les belles époques à citer que celles de 1736, 1761, 1769! Des colonies de savans se partagèrent le globe pour déterminer en Sibérie, en Asie, en Amérique la figure de la terre, ou pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil.... Il est fâcheux que tant de gens éprouvent de la surprise quand on leur dit que pour établir le systême des poids et mesures, il a été utile de mesurer un degré du méridien près de Tornéa, un autre près de Quito. Les voyages minéralogiques de Jars ont coûté peut-être cinquante mille livres; mais, à coup sûr, ils ont valu des millions à la France. Une foule de végétaux inconnus enrichissent nos jardins botaniques, depuis que Desfontaines

& Dombey ont mis à contribution, celui-ci le Pérou, celui-là le mont Atlas. Mais en ce moment peu d'hommes voyagent par ordre du gouvernement; car après les deux frégates commandées par Entrecasteaux, on ne voit à citer qu'Olivier et Brugnières, qui dernièrement, faute de secours, se sont trouvés dans une grande détresse en Turquie.

Dombey, après nous avoir transmis environ un millier de plantes du Pérou, qui n'avoient jamais été décrites, alloit faire une nouvelle moisson dans les Etats-Unis. Nous venons d'apprendre que dans la traverſée il a été pris par un corsaire anglais qui l'a conduit à la petite île de Montserra où il est mort. Législateurs, vous accorderez des regrets à Dombey, car il a aimé et servi son pays.

Les ſciences & les arts étant le beſoin de tous les temps, de tous les lieux, le bien public commande l'emploi de tous les moyens propres à les faire fleurir; écartez les intrigans qui s'agitent par-tout, & aſſiégent le gouvernement pour éclipſer & ſupplanter les hommes à talens; ſortez le mérite, toujours timide, toujours modeſte, de l'obſcurité dont il s'enveloppe; pour effectuer les travaux que nous avons indiqués, entourez-vous de tous les hommes capables d'y concourir; vous goûterez la double ſatisfaction de faire une choſe utile à la patrie, & d'arracher aux tiraillemens de la faim des hommes eſtimables qui ſeront ravis de pouvoir consacrer leurs talens à la République.

Les ſavans ne demandent pas de richeſſes; la précieuſe médiocrité d'Horace ſera toujours leur deviſe: cependant nous devons obſerver que communément les places qui exigent le plus de talens, ſont les plus mal rétribuées. Un expéditionnaire a des appointemens de trois

& même de six mille livres, tandis qu'un professeur qui n'obtient sa place qu'après trente ans d'études préliminaires, & qui n'en remplit utilement les fonctions qu'au moyen d'un travail continuel, ne pouvant cumuler deux traitemens modiques, quoique souvent surchargés de commissions scientifiques, n'ayant alors qu'un revenu très-étroit, est toujours dans un état voisin de la détresse; & qui voudroit désormais entrer dans cette carrière, si, après une course pénible, le but ne lui montroit qu'une perspective affligeante? Voulez-vous que la République soit bien servie? que les traitemens soient proportionnés à l'étendue, à l'importance du travail: alors dans toutes les places où l'on peut influencer puissamment l'opinion publique & donner une haute idée de la nation, vous aurez les hommes les plus forts de l'Europe, des Bignons pour les bibliothèques, des Maillets pour les consulats, des Grotius pour les négociations, &c. & c'est ainsi qu'en faisant le bonheur des individus, on travaille à celui de l'espèce.

Vous avez détruit des corporations où la grandeur imbécille & fastueuse siégeoit à côté du génie, & qui étant légalement instituées, aspiroient quelquefois au monopole des talens; mais sans doute vous favoriserez les sociétés libres qui commencent à s'organiser pour hâter les progrès de la raison humaine. Leur accorder un local pour la tenue de leurs séances; réunir près d'elles tous les moyens scientifiques; faciliter leur correspondance avec les autres savans du globe; faire des avances pour des ouvrages d'un mérite reconnu & qui exigent une mise de fonds, dont la rentrée ne se fait que lentement, comme des gravures pour l'histoire naturelle, des ouvrages de hautes sciences, dont le tirage est peu nombreux, & qui, quoique très-utiles, n'ont guère qu'une édition, parce que la profondeur des sujets traités les rend accessibles à peu de lec-

teurs ; faire imprimer de bons livres aux frais de la nation, & récompenser les auteurs en leur donnant l'édition totale ou en partie : ces moyens sont en votre pouvoir.

Vous avez fait beaucoup pour la peinture & la sculpture. Les découvertes dans les arts & métiers ont eu annuellement cent mille écus, distribués d'après les jugemens du bureau de consultation des arts ; mais les savans & les gens de lettres, privés des foibles ressources que leur assuroient les fonds des ci-devant académies, rentrés dans la main de la nation, n'ont encore obtenu que le décret du 20 Pluviôse, c'est-à-dire que des promesses: il s'agit de les réaliser. Au milieu de nous il existe des individus célèbres à qui l'histoire a dérobé leurs noms ; il en est plusieurs que vos décrets ont placés sur la liste de ceux qui ont droit à la munificence nationale, & la plupart sont dans l'indigence. Non, vous ne laisserez pas le génie dans l'attitude de la misère ; vous le dédommagerez des arrérages, vous le consolerez des outrages, des persécutions qu'il vient d'essuyer, & ces hommes, presque tous vieillards, ne descendront au tombeau qu'en bénissant la révolution & les fondateurs de la liberté.

D'après ces considérations, nous vous proposons d'accorder pour les savans, gens de lettres et artistes, cent mille écus, somme égale à celle qui est accordée pour les arts et métiers.

Nous finirons par examiner quels sont ceux à qui l'on doit décerner des encouragemens et des récompenses. La chose doit être envisagée d'après le moral individuel de l'homme, et d'après la nature et le mérite de ses ouvrages. En considérant la chose sous ce double aspect, vous repousserez ces hommes qui, sous une cour, rampoient dans les anti-chambres, et dont l'ambition n'a fait qu'adopter une nouvelle tactique sous le régime républicain,

Vous repousserez quiconque insulte par sa conduite à la majesté des mœurs ; car le vice est vraiment contre-révolutionnaire. En admirant les talens de Salluste et de Saunderson, nous eussions imprimé sur leur front une flétrissure ineffaçable.

Nous l'imprimerons aux écrits licencieux ou attentatoires aux droits du peuple. L'homme est moins grand par son génie que par l'usage qu'il en fait : des talens ne peuvent être neutres ; nécessairement ils sont avantageux ou funestes. Le talent décidé, le talent vertueux et patriote doit seul appeler vos regards.

Par-là même se trouvent également exclus ces plats écrivains qui, après avoir menti à la nature, et manqué leur vocation, se prétendent de grands hommes pour avoir été justement repoussés par une académie. N'eussent-ils pas été bien plus utiles en faisant de bons souliers que de mauvais vers, ou un journal, comme il en est encore, souillé de charades et de logogriphes. C'est beaucoup de ne pas décerner contre eux un placard d'ignominie. Aux jeux olympiques, celui qui avoit fait le plus mauvais ouvrage payoit une amende.

A ces exceptions près, vous appellerez aux récompenses nationales tous les savans, gens de lettres et artistes, conformément aux dispositions du décret du 22 août 1790. Il y a fraternité entre toutes les sciences et tous les arts. Vous avez décrété qu'il seroit accordé des récompenses aux auteurs des meilleurs livres élémentaires. C'est la science mise en monnoie. Mais ceux qui nous ont procuré les lingots sont nos premiers bienfaiteurs. L'art social perfectionné par Jean-Jacques et Mably ne tient-il pas un rang honorable dans la série des connoissances ? Un bon poëme n'a-t-il pas son mérite, ainsi qu'une bonne

machine? Les découvertes par lesquelles la médecine et la chirurgie adoucissent les fatigues, et cicatrisent les blessures de nos guerriers, etc.; en un mot tout ce qui peut reculer les bornes de nos connoissances, et améliorer le sort de l'espèce humaine, ne sont-ce pas là des travaux qui concourent puissamment au bonheur de la société?

Que la justice nationale se hâte donc de secourir des hommes, auxquels peut-être il ne manque pour être grands à nos yeux que de n'être pas nos compatriotes et nos contemporains. Que la postérité n'ait pas à nous reprocher d'avoir laissé languir dans l'indigence des hommes dont plusieurs ont préféré une terre libre aux offres séduisantes des cours. Il n'est pas jusqu'à Typpo-Saïb qui ne vous les ait enviés, et l'un d'eux, le jeune Willemet, qui donnoit les plus hautes espérances, est allé mourir à Seringapatnam. Nous serions déshonorés si nos savans, contraints à chercher leur subsistance sur des rives étrangères, avoient plus à se louer des caresses du despotisme, que de la justice républicaine.

Rendez l'existence à des hommes couverts de gloire et de malheurs: soyez sûrs que la France, l'Europe et la postérité seront de votre avis. Saisissez toutes les occasions d'inculquer au peuple que si les lumières étoient détruites, la liberté s'enseveliroit dans le même tombeau. En dernière analyse, les récompenses accordées aux talens utiles sont un bienfait envers la société; car elles sont l'objet d'un contrat dont les clauses sont à notre avantage. Une valeur pécuniaire pourra-t-elle jamais balancer une erreur rectifiée, une vérité acquise.? Ayons la bonne-foi d'avouer qu'après avoir décerné des prix au génie, nous resterons ses débiteurs.

DECRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité d'instruction publique,

Décrète :

ARTICLE PREMIER.

Sur les fonds mis à la disposition de la commiſſion d'inſtruction publique, il ſera pris juſqu'à la concurrence de cent mille écus, pour encouragemens, récompenses et pensions à accorder aux savans, aux gens de lettres et aux artistes dont les talens sont utiles à la patrie.

II.

Le comité d'instruction publique présentera ſans délai un rapport ſur le mode de répartition de cette somme, et la Convention nationale prononcera définitivement.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
VENDÉMIAIRE, L'AN III.